

Bulletin météorologique.

Washington, 18 avril.— Indica- pour la Louisiane — Temps vent d'ouest.

in de la Crise Parlemen- taire.

La situation au Congrès était d'une extrême gravité. Il est été toute la soirée en perma- nence. Les scènes qui s'étaient passées, la semaine dernière, au Sénat, s'étaient renou- vées à la Chambre; et au- des deux corps ne voulait pas céder à l'autre. C'est sur le ter- miné de la Reconnaissance que était concentré tout le débat, et ce point, il faut en convenir, était le plus délicat. L'opinion se trouvait en con- flict avec l'opinion exprimée par le président, dans son mes- sage, qui restera fameux. Aussi, les adversaires de la guerre se rapprochaient-ils désespérément cette planche de salut. Il n'était pas impossible, qu'en cas de vote de la Reconnaissance, le président, comme c'est son droit, frappât de son veto une réso- lution qu'il avait condamnée d'a- vance.

A la dernière heure—2 heures un matin—grâce aux efforts du comité de conférence, les deux partis ont fini par s'entendre. On s'est contenté de biffer la reconnaissance relative à la Reconnaissance de la République de Cuba et, de deux côtés, on a voté les résolutions du sénat. Inutile d'insister sur les conséquences de ce vote. Le Président est le seul autorisé à inter- venir à Cuba, par la force armée, mais il est requis de le faire.

Souscription patriotique.

Une souscription est ouverte aujourd'hui dans les bureaux de l'Abelle, souscription dont le produit sera affecté à l'achat d'une cloche en argent destinée à un nouveau navire de guerre américain New-Orleans. Une liste nous a été envoyée hier soir, et restera en notre possession plusieurs jours. On nous prie d'accepter toutes sommes, puis un sou jusqu'à un dollar. Voici une copie de cette liste:

- Nils-Orléans, Lue, 18 avril 1898. Non, sousigné, citoyens de la Nouvelle-Orléans, sousigné la somme de \$100.00 en regard de nos noms, à un moment devant servir à l'achat d'une cloche en argent qui sera offerte au navire de guerre américain "New-Orleans", à son arrivée dans notre port. J. R. WATERS, Capitaine H. N. B. L. S. N. Guard, président du comité des souscriptions. ROBERT STEEL, Chapelain du Seaman's Bethel, trésorier. Sommes reçues: de un sou à un dollar.

Un Arbre Célèbre.

Le célèbre "tilleul de Murat" qui était depuis 1813 une des curiosités du champ de bataille de Leipzig, a été abattu dernièrement par un ouragan. Ce tilleul, qui s'élevait sur une hauteur de 140 mètres, avait été planté par le général Murat, dans la matinée du 14 octobre, avant que le général en chef de la cavalerie française conduisit en personne l'attaque de cavalerie dite de Vachau. La légende prétendait que Napoléon lui-même avait planté ce tilleul pour servir de repère au progrès de la bataille. Le tilleul de Murat était trois fois de hauteur et un diamètre de 1 mètre et demi. Il avait résisté jusqu'ici à toutes les tem- pêtes.

A TRAVERS LES JOURNAUX.

L'AFFAIRE ZOLA.

L'arrêt de la Cour de cassation annulant le jugement de la Cour d'assises de la Seine qui condamnait M. Emile Zola à un an de prison a causé, comme on pouvait s'y attendre, une assez grosse émotion qui se traduit dans les émotions de la presse parisienne sur la décision de la Cour suprême de justice et l'interpellation qui l'a suivie. L'Autorité écrit:

Il s'agissait d'accord, le gouver- nement et la Cour de cassation, pour permettre à Zola de s'éva- der de sa prison.

Ils étaient si bien d'accord que, lorsque les officiers géné- raux incriminés, insultés par Zola, ont voulu poursuivre direc- tement, c'est le ministre de la guerre qui les en empêchés, qui leur en a refusé l'autorisa- tion.

La complicité est même telle- ment flagrante que le gouverne- ment n'a pas un mot de blâme à l'adresse du procureur général Manau, ce pleureur qui embrasse les genoux de Zola, implorant "SA PITIE" en faveur de la pau- vre France!

S'il en avait été autrement, ne serait-il pas déjà révoqué, cassé aux gages, ce serviteur infidèle, indigne, ce Manau qui a osé, le misérable, implorer Zola le flétri, Zola le condamné, en faveur de la patrie avilie.

La Libre Parole:

On la Cour de cassation a jugé selon le droit—ce n'est pas l'avis général—et alors tous ceux qui ont organisé cette lamentable co- médie judiciaire doivent être cas- sés aux gages. Dehors Billot, Milliard et ses conseillers, Bertrand et ses sous-ordres.

On la Cour de cassation a sim- plement voulu, contre tout droit, contre le bon sens et la justice, venger M. de Beaurepaire des flétrissures si légitimement im- primées par le Parlement à son front déshonoré, et dans ce con- flicte entre les élus du peuple et des fonctionnaires en révolte, qui donc aura le dernier mot?

Pertinax, dans l'Echo de Paris, considère que le verdict des ju- rés de la Seine reste entier et garde toute sa portée: C'est qui reste inébranlable, c'est le verdict de ces douze ci- toyens constituant le jury—"la conscience légale de la nation", suivant l'expression de M. Jau- rès—qui a frappé M. Zola. Jamais aucun arrêt n'enlèvera ce- te flétrissure morale, d'autant plus indélébile qu'on s'acharne- rait davantage à vouloir par des moyens détournés la faire dispa- raitre. Le Jour en appelle de l'arrêt aux électeurs: Nous convions les électeurs à s'associer dans un mouvement d'indignation. Les élections ont lieu dans quelques semaines. Les électeurs diront s'ils approu- vent la magistrature et ses dis- tinctiones louches; les électeurs diront qu'il n'est pas possible que ce soit toujours les puissants et les millionnaires qui tirent profit des subtilités juridiques. Oui, que les électeurs le disent et ne s'abstiennent pas! Il n'est pas question de programme, en cette affaire. Que tous les bons Fran- çais, rentiers, bourgeois, patrons, travailleurs, s'avisent et don- nent leur avis!

La Liberté:

Il est évident que l'arrêt de la

Cour de cassation qui annule non seulement la sentence qui a con- damné M. Zola en Cour d'assises mais encore toute la procédure suivie contre lui pour irrégularité initiale, devait provoquer un tolle dans le camp de ses adver- saires, et ouvrir le champ aux plus vives polémiques. Il fallait s'attendre à quelque véhément interpellation, et, en effet elle s'est produite au cours de la séance. Il faut remarquer à ce sujet que ce sont toujours les boulangistes qui sont en tête de ces mouvements agressifs. Ces restes du parti de la dictature militaire sont, depuis huit ans, en quête d'une occasion de re- vanche. Aucun autre n'a abusé des émotions de l'affaire Dreyfus pour agiter l'opinion publique.

Le Journal des Débats: La Cour de cassation a tout re- mis entre les mains des membres du Conseil de guerre. C'est à eux à voir maintenant ce que le soin de leur honneur exige, ce que l'intérêt de l'armée réclame, quelles satisfactions ils désirent, si celles qu'ils ont déjà obtenues leur suffisent, s'ils tiennent à un châtiement effectif, s'ils regardent effet moral que le verdict du jury de la Seine a produit, les a assez vengés. Il ne leur est pas encore interdit de tenir compte de tout ce qui s'est passé depuis près de trois mois et de la situa- tion présente. Mais, encore une fois, cela les regarde, et person- ne ne peut songer à leur deman- der compte de l'usage qu'ils fe- ront de leur droit.

Le Temps: Ici encore nous nous trouvons en présence de la chose ju- gée, et par la plus haute jurisdic- tion du pays. Il semble que nul n'ait à discuter une décision prise, dans sa pleine indépendance, par la cour suprême. D'autre part, cette décision, ne visant qu'un point de droit, laisse au verdict du jury toute sa portée morale. Si ce verdict était nécessaire pour venger l'honneur de l'ar- mée, la cassation de l'arrêt de la cour d'assises ne lui enlève rien de son autorité ni de sa vertu. A quel bon dès lors épiloguer et renouveler une excitation dont on avait pu mesurer tout le pé- ril?

Que le protocole se rassure! M. Félix Faure ne compromettra pas la dignité présidentielle en se pro- menant à la Turbie avec le cha- peau de paille. Le Roi des Belges, bien avant lui, aura accoutumé les fidèles de la Côte-d'Azur à voir un chef d'Etat ainsi coiffé. La simplicité n'est-elle pas en même temps la suprême distinction? C'est d'ailleurs un des attributs par- ticuliers du Roi des Belges que de se montrer toujours d'une exquise simplicité. Léopold II se promène le plus souvent, en effet, et même à Bruxelles, en redingote, pantalon clair et chapeau mou, tout comme un bon bourgeois. Mais ce qui le distingue du bourgeois, c'est qu'il le reconnaît dans sa mise de fan- taisie. Laisser percer la race sous le costume moderne, si peu fait pour la représentation, est le com- ble de l'élegance.

Chefs d'Etat

—EN— PETITE TENUE.

On raconte que Napoléon Ier ne quitta qu'une seule fois le petit chapeau légendaire et cela pour se dissimuler sous un couvre-chef moins compromettant. C'était en 1814, au lendemain du traité de Fontainebleau, alors que l'Empe- reur, descendu de son trône, sui- vait le chemin de l'exil. Dans une petite ville du Midi, où les es- prits étaient surchauffés, il fut reconnu par la portière de sa voi- ture. Des cris hostiles retentirent. L'Empereur, avec sa bravoure habituelle, voulut faire face à l'o- rage, cherchant à descendre.

—Sire, je vous en supplie, ôtez votre chapeau et prenez celui-ci! fit un de ses compagnons qui venait de ramasser un chapeau de paille tombé sur la route. L'Empereur eut une minute d'hésitation, puis, ôtant le cou- vreuse-chef légendaire, se couvrit du modeste feutre qui lui était offert. Ce fut une métamorphose. Les compagnons du grand homme avaient peine eux-mêmes à le re- connaître. —Mais où a-t-il donc passé? s'é- cria-t-on de toute part. On a souvent dit que l'habit ne fait pas le moine. Ici c'était le chapeau qui faisait l'Empereur. En sera-t-il de même de M. Félix Faure à la Turbie? Et le cano-

tier dont le chef de l'Etat se cou- vrira lui enlèvera-t-il sa dignité présidentielle? Le protocole, con- sulté, a eu un moment d'hésita- tion, dit-on. Il a fini par admet- tre le port du canotier, mais à la condition que ce chapeau fut de forme particulière. On a dit, toujours en plaisantant, qu'il avait été commandé en Angleterre. Voilà un chapeau qui ne sera pas de paille d'Italie!

Aussi bien n'est-ce pas la pre- mière fois que le Président vil- giaturera en petite tenue. On l'a vu en chapeau mou au Havre et même aux manœuvres. Que dis- je! ne l'a-t-on pas vu en chasseur alpin, l'année dernière, aux ma- nœuvres du col de la Vanoise? M. Félix Faure portait le costume traditionnel composé de la jaque- tte et de la culotte avec, aux jam- bes, les molletières qui rempla- çaient les fameuses guêtres. Le tout agrémenté du béret, du joli béret que les alpinistes ornent ha- bituellement d'une fleur d'edelweiss, la petite fleur des glaciers qui porte bonheur en aventure comme en amour. Mais M. Félix Faure avait oublié l'edelweiss. On ne saurait penser à tout, même quand on est Président.

Quant à l'impératrice, elle voya- ge plus discrètement, avec quel- ques dames d'honneur, toujours mises très simplement, elle ne cherche ni les honneurs ni les ovations. Telle est également la reine d'Angleterre dont le voyage se fait avec tout le confort désirable, mais dépourvu de tout appareil. Sa Majesté continue à porter le deuil du Prince Consort, de telle sorte que ses toilettes présentent peu de changement, qu'elle aille à Balmoral, à Osborne ou à Cimiez. Tres simple aussi, la reine-régente d'Espagne qui ne quitte d'ailleurs Madrid que pour Saint-Sébastien. Nous avons vu, à Paris, le roi du Portugal en redingote, ainsi que le roi de Grèce, le roi de Serbie et le prince Ferdinand de Bulgarie. Quant au roi d'Italie, il quitte rarement la petite tenue de général en chef de l'armée italienne.

En songeant au goût immo- déré des Orientaux pour le faste, on penserait que les souverains asia- tiques sont très frondeurs de costumes chatoyants, en voyage surtout. Le shah de Perse nous a déçus avec sa redingote boutonnée jus- qu'au col. Il est vrai qu'il avait à son fez une aigrette éblouissante. Mais il paraît que le Sultan ne la porte même pas cette aigrette, le vendredi, quand il se rend au Sé- lamlik. Sans le fez, on le prendrait pour un ministre protestant.

A St-Vincent.

New York, 18 avril.—Des dé- pêches de St-Vincent, îles de Cap de Verde, datées du 14 avril, établis- sent que deux flottilles de torpil- leurs et de contre-torpilleurs es- pagnols, ainsi que les croiseurs Cristobal Colon et Maria Theresa, se trouvaient dans ce port. Cela l'exemple de son père, l'em- pereur Alexandre III. On sait que, depuis deux ans, le Tsar «vil- légiateur» à Darmstadt dans la famille de l'Impératrice. On se rappelle que lorsque le Tsar alla en France, il y a deux ans, il ne quitta qu'une seule fois l'uniforme pour se mettre en ha- bit. Ce fut à la représentation des Français. Pour toutes les autres solennités, le Tsar revêtit l'uniforme de colonel de Prôbra- jenski, qu'il affectionne tout par- ticulièrement. C'est celui, d'ail- leurs, qu'il porte le plus souvent en Russie. Tout autre est l'Empereur d'Al- lemagne qui, avec sa nature mo- bile, adore changer d'uniforme. Les uniformes de Guillaume II sont, en effet, aussi nombreux que variés. Aussi, quand l'Empereur se déplace, est-il suivi par une cen- taine de grandes malles. L'his- toire ne nous a-t-elle pas raconté qu'en une seule journée, Guillau- me II avait changé quatre fois d'uniforme? Ces diverses transformations sont d'autant plus faciles que l'empereur d'Allemagne, qui est général en chef de l'armée et mi- nistre en chef de la marine de l'Em- pire, est, en outre, chef du 1er ré- giment à pied, du régiment des gardes du corps, du régiment de hussards «Leibgarde»; du 1er ha- novrien No 13; du 1er régiment d'artillerie de campagne; du régi- ment d'infanterie du Roi No 145; du 2e régiment de grenadiers saxons; du régiment d'infanterie No 116; propriétaire du 1er régi- ment d'uhlans bavarois; du régi- ment d'infanterie autrichien No 34 et chef de régiments italiens, portugais, espagnols, russes, rou- mains; amiral de la marine an- glaise, russe, suédoise, norvégien- ne, danoise, etc. Lorsqu'il rend visite à un souve- rain étranger, Guillaume II, au- vant du reste, les règles du pro- tocole, revêt le costume du régi- ment dont il a été fait le chef par ce souverain. C'est ainsi que lors de son récent voyage en Russie, il avait revêtu l'uniforme d'amiral russe et le Tsar était en amiral allemand.

Quant à l'impératrice, elle voya- ge plus discrètement, avec quel- ques dames d'honneur, toujours mises très simplement, elle ne cherche ni les honneurs ni les ovations. Telle est également la reine d'Angleterre dont le voyage se fait avec tout le confort désirable, mais dépourvu de tout appareil. Sa Majesté continue à porter le deuil du Prince Consort, de telle sorte que ses toilettes présentent peu de changement, qu'elle aille à Balmoral, à Osborne ou à Cimiez. Tres simple aussi, la reine-régente d'Espagne qui ne quitte d'ailleurs Madrid que pour Saint-Sébastien. Nous avons vu, à Paris, le roi du Portugal en redingote, ainsi que le roi de Grèce, le roi de Serbie et le prince Ferdinand de Bulgarie. Quant au roi d'Italie, il quitte rarement la petite tenue de général en chef de l'armée italienne.

En songeant au goût immo- déré des Orientaux pour le faste, on penserait que les souverains asia- tiques sont très frondeurs de costumes chatoyants, en voyage surtout. Le shah de Perse nous a déçus avec sa redingote boutonnée jus- qu'au col. Il est vrai qu'il avait à son fez une aigrette éblouissante. Mais il paraît que le Sultan ne la porte même pas cette aigrette, le vendredi, quand il se rend au Sé- lamlik. Sans le fez, on le prendrait pour un ministre protestant.

A St-Vincent.

New York, 18 avril.—Des dé- pêches de St-Vincent, îles de Cap de Verde, datées du 14 avril, établis- sent que deux flottilles de torpil- leurs et de contre-torpilleurs es- pagnols, ainsi que les croiseurs Cristobal Colon et Maria Theresa, se trouvaient dans ce port.



JOAQUIN CRESPO.

L'ex-président du Venezuela tué dans une bataille.

New York, 18 avril.—Une dé- pêche spéciale de Caracas, Vénézué- la, à l'«Evening World» annonce que l'ex-président de cette républi- que, Joaquin Crespo, a été tué vendredi dernier dans une bataille avec Hernandez, le chef des rebel- les.

Achat de navires auxiliaires.

Washington, 18 avril.—On a an- noncé cette après-midi au départe- ment de la marine que les efforts tentés pour acquérir le cuirassé chilien O'Higgins étaient pratique- ment abandonnés, et que le gou- vernement des Etats-Unis n'avait plus aucune chance d'acquérir des navires de guerre appartenant à des puissances étrangères, ou en cours de construction dans des chantiers étrangers. M. Roosevelt, sous-secrétaire d'Etat, a dit cette après-midi qu'il était plus que probable que le dé- partement bornerait dorénavant ses efforts à l'acquisition de yachts, de remorqueurs et de pe- tits bâtiments pour la flotte auxi- liaire.

Préparatifs de départ.

Washington, 18 avril.—A la suite de instructions reçues du mini- stre d'Espagne à Washington les consuls espagnols font des prépa- ratifs pour le départ des colonies espagnoles dans les diverses villes des Etats-Unis. Les préparatifs du départ des résidents espagnols de Boston, trente environ, sont terminés. Des arrangements ont été faits pour le départ des mem- bres de la colonie espagnole de New York. Ils partiront mercredi prochain, un vapeur ayant été affrété à leur intention. Les fonctionnaires espagnols de Philadelphie et d'autres points en- registrent les noms de tous les es- pagnols dans leurs juridictions respectives. Ce n'est pas un re- censement comme celui qui a été fait le 31 décembre dernier. Le but de la mesure actuelle est de recueillir les noms de ceux qui désirent partir immédiatement. Le gouvernement espagnol paiera les frais de voyage de tous ceux qui se rendront à des ports cu- bains ou à des ports de la métro- pole. Quelques-uns de ceux qui sont sur le point de partir préfèrent se réfugier au Mexique ou au Cana- da. Dans ce cas le gouvernement espagnol ne paiera pas les dépen- ses.

Le mouvement général n'est pas motivé par aucune crainte de mauvais traitements à New York, à Boston ou à d'autres points, mais il est décidé conformément au règlement international établissant que les sujets d'une nation hostile quitteront le territoire du pays avec lequel le leur est en guerre.

C'est une mesure de précaution, car le départ de nombreuses colonies, craint-on, serait difficile après le commencement des hos- tilités.

Le premier départ a eu lieu au- vir.

Puis, très préoccupé de n'é- tre pas vu, elle glissa cette clef dans l'enveloppe, dont elle passa seulement alors, sur le bout de sa langue rose, les bords gon- flés.

Et elle continua son indiffé- rent promenade.

C'était quatre heures du soir. Depuis une heure le général de Croixmaure avait quitté l'hô- tel pour se rendre au ministère.

Marcelle était toujours à l'office.

En se penchant sur l'escalier qui conduisait au sous-sol on l'en- tendait donner ses explications à la cuisinière.

Elle de- vait même ajouter l'exemple au précepte, car elle disait: —Tenez, je vais vous faire voir.

Allons, il n'y avait plus qu'à attendre le hasard protecteur des amoureux.

Il se présenta tout à coup sous la forme d'un soldat... d'un sim- ple soldat porteur d'un pli offi- ciel... et qu'à la porte on avait sans difficulté laissé en- trer.

C'est pour le général! de- manda audacieusement Lucien- ne.

Oui, mademoiselle... ou pour M. Borel... Ça vient de la Place.

C'est que ni le général ni M. Borel ne sont ici... Il faudra que vous alliez rue Beaurepaire.

jour d'hui. Quatre cents résidents espagnols de Tampa sont partis pour la Havane sur un vapeur spécialement affrété. Les résidents espagnols de Bos- ton et d'autres points sont, pour la plupart, des jeunes gens valides qui pourront entrer dans le servi- ce militaire à leur arrivée à la Havane.

A la légation du Venezuela.

Washington, 18 avril.—Jusqu'à trois heures de l'après-midi señor Andrade, ministre du Venezuela à Washington, n'avait reçu aucun avis au sujet de la mort de l'ex- président Crespo dans une bataille contre les rebelles. Le frère du ministre, le général Andrade, est actuellement président de la République du Véné- zuela, ayant succédé à Crespo. Señor Andrade trouve étrange qu'il n'ait reçu aucun avis. Tou- tefois, il dit qu'il y a eu des com- bats dans la partie du Venezuela où se trouvait, aux derniers avis, l'ex-président Crespo.

Le contre-amiral Sicard.

Washington, 18 avril.—Probable- ment dans le but de se servir de la grande expérience du contre- amiral Sicard, M. Long, secrétaire de la marine, a mis fin au congé de santé accordé à cet officier et lui a attaché à son bureau personnel au département de la marine. Le contre-amiral est actuelle- ment à sa résidence, dans l'Etat de New York. On pense qu'il arri- vera au département de la marine dans les vingt-quatre heures. Connaissant à fond tous les dé- tails de la construction, de la puis- sance et des points faibles des na- vires placés sous le commande- ment du capitaine Sampson et des navires que commande le commo- dore Schley à Hampton Roads, l'amiral sera d'un grand se- cours dans l'élaboration des plans de campagne.

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris: \$12.00 Un an | \$6.00 6 mois | \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Étran- ger, port compris: \$15.15 Un an | \$7.50 6 mois | \$3.80 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00 Un an | \$1.50 6 mois | \$1.00 4 moi

Pour le Mexique, le Canada et l'Étran- ger: \$4.05 Un an | \$2.05 6 mois | \$1.25 4 moi

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abon- ner s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

ion que j'éprouve.

—Quel chagrin!... Quelle hu- miliation! demanda-t-elle donc- ment, presque humblement.

—Le chagrin de te voir com- mence... légèreté—je ne te veux pas employer d'autre mot—qui autorise désormais M. Bo- rel à une opinion peu flatteuse de toi... qui peut t'entraîner à... qui sait... à des indiscri- tions d'où le nom Croixmaure ne sortirait pas intact comme l'exi- geait le soit.

—C'est connaître bien peu M. Borel que de le supposer capa- ble...

—Assez là-dessus, interrompit sèchement le général. Il l'appar- tient moins qu'à personne de prendre la défense du jeune homme dont tu as commis la faute grave d'encourager les folles espérances... et qui, hier soir, t'a donné l'exemple de l'inconscien- ce la plus déplorable...

—Mais enfin... ce jeune homme, qui n'est pas de notre monde... qui ne sait pas... qui ne peut pas savoir... attends que ces choses là ne s'apprennent pas dans le village où il a grandi... ce jeune homme est excusable... toi, tu ne l'es pas.

—Ce que je te dis, j'ai été obligé de le dire tout à l'heure à Borel. J'ai eu avec lui un en- tretien pénible... douloureux, et il a fallu que je lui explique que tu avais agi... ou il a fallu que je le prie d'oublier ses sottises réponses. Voilà mon humiliation.

—Père, répondit-elle comme si elle suivait obstinément une pen- sée... toujours la même, père, pourquoi ne veux-tu pas que j'épouse M. Borel?... Tu faisais si grand cas de lui... tu lui té- moignais tant d'amitié... Il ne la méritait donc pas?

Le général eut un geste d'im- patience et de colère.

—C'est ma volonté. Cela seul doit déjà te suffire. Cependant, je veux bien ajouter, puisque, à mon grand étonnement, tu ne l'as pas tout de suite et déjà compris: M. Pierre Borel n'a ni un nom, ni une situation... je pourrais même ajouter, quoique cela soit secondaire, ni une fortune, qui le fassent aller de pair avec la fille du comte de Croix- maure.

—Ne disais-tu pas qu'il a assez de mérite pour se faire ce nom et cette situation...

—C'est une insistance, mon enfant, devient en se prolongeant un manque de respect. Brisons là. Je ne discute pas avec toi. Tu te donne un ordre. Tu me méconterais très gravement en revenant sur un entêtement ridicule que, Dieu merci, tu auras bientôt oublié.

—Et si je ne puis pas l'oublier? s'écria-t-elle désespérément...

—Ta soumission à ma volonté n'en sera pas moins absolue, ré- pondit-il avec violence.

Mais, s'efforçant de rester calme: —Cet entretien est terminé.

Tu n'as jamais connu que ma bonté... ma faiblesse peut-être...

—Lucienne, prends garde à ma colère, que tu ne connais pas.

Du doigt, il lui montra la porte du cabinet.

Toute pâle de stupeur plus en- core que de crainte, Lucienne sortit.

Déjà elle était dans les bras de Marcelle.

—Grand Dieu!... qu'as-tu, ma chérie!... tu es toute pâle... toute tremblante... Voilà que tu pleures, maintenant.

—Ah! Trésor, fit-elle en sang- lotant, moi qui étais si heu- reuse hier!

—Ton père!

—Il ne veut pas... Il vient de me parler comme jamais il ne l'avait fait... Ah! je le pressentais... je l'avais deviné en voyant partir Pierre... Jamais plus nous ne le reverrons!...

—Pauvre mignonne... voyons... raconte-moi... dis-moi tout à ta peine... A nous deux, nous l'allégerons peut-être.

—Non... Trésor... c'est fini... Jamais je ne me consolerais... jamais je ne serai heureuse... Le bonheur de ma vie était là... rien que là... je le sentais bien dans mon cœur, va!

Et au milieu de ses larmes, Lucienne éprouva son premier chagrin... Elle répéta à Mar- celle les paroles si sévères... si inflexibles de M. de Croixmaure.

—Tu vois bien, fit-elle en ter- minant... Tu vois bien si j'ai raison de pleurer mon pauvre bonheur perdu...

—Et cependant, insistait-elle, en s'acharnant à son chimérique espoir... et cependant... s'il le conquérait ce nom... s'il y arri- vait à cette situation qui le ferait mon égal!

—Mon égal!... répétait-elle en haussant les épaules de pitié... comme s'il ne m'était pas déjà cent fois... mille fois su- périeur... lui si intelligent... si beau... si brave... lui qui s'est fait ce qu'il est.

—Tandis que toi, ma mignonne, tu n'es rien par toi-même... tu dois tout... ta situation... la fortune... la considération qui t'en- tourent... tu dois tout, te dis-je, à ton père... et c'est pour cela qu'il faut lui être soumise... quoi qu'il t'en coûte de regrets et de lar- mes...

—Et cependant...

Mais Lucienne n'alla pas plus loin dans ces confidences.

Elle alla voir, à l'office, Trésor qui discutait, avec la cuisinière, la façon d'accommoder un en- tremets... Elle alla rectifier quelque chose à l'arrangement des fleurs coupées, qui remplis- saient à la salle à manger, les vases de la cheminée...

Elle alla un peu partout... même au premier, dans une sorte de cabinet de débarras, où, au fond du tiroir d'un meuble, elle prit prestement une petite clef... une clef ouverte de poissière et qui devait bien rarement ser-

elle ne faisait plus d'objection... elle n'opposait plus de résis- tance.

—Allons, pensait Marcelle, la blessure n'est pas si profonde que je craignais... et je la gué- rirai...

Et, comme elle voyait Lucien- ne à peu près séparée... elle la laissa seule pour s'occuper, comme elle le faisait chaque jour, des choses de la maison.

Mais elle avait à peine refermé sur Lucienne la porte du pe- tit salon, que celle-ci, se diri- geant vers le bureau à écrire, traça quelques lignes à la hâte, debout, l'oreille au guet, comme redoutant d'être surprise.

Elle glissa la feuille de papier dans une enveloppe, qu'elle ne ferma pas. Et quand elle eut écrit l'adresse—elle mit le tout dans sa poche...

Puis, dans l'hôtel, indifférem- ment, paresseusement, elle alla faire ses trente six tours...

Elle alla voir, à l'office, Trésor qui discutait, avec la cuisinière, la façon d'accommoder un en- tremets... Elle alla rectifier quelque chose à l'arrangement des fleurs coupées, qui remplis- saient à la salle à manger, les vases de la cheminée...

Elle alla un peu partout... même au premier, dans une sorte de cabinet de débarras, où, au fond du tiroir d'un meuble, elle prit prestement une petite clef... une clef ouverte de poissière et qui devait bien rarement ser-

vir.

Puis, très préoccupé de n'é- tre pas vu, elle glissa cette clef dans l'enveloppe, dont elle passa seulement alors, sur le bout de sa langue rose, les bords gon- flés.

Et elle continua son indiffé- rent promenade.

C'était quatre heures du soir. Depuis une heure le général de Croixmaure avait quitté l'hô- tel pour se rendre au ministère.